LE MASSACRE

DE PRAGA

4 Novembre 1794.

PAR CHRISTIEN OSTROWSKI.

« *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ.* »

Les Machabées.

2e ÉDITION.



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1866.

LE

MASSACRE DE PRAGA

4 Novembre 1794.

(Extrait des *Larmes d'exil.*)

LE

MASSACRE DE PRAGA

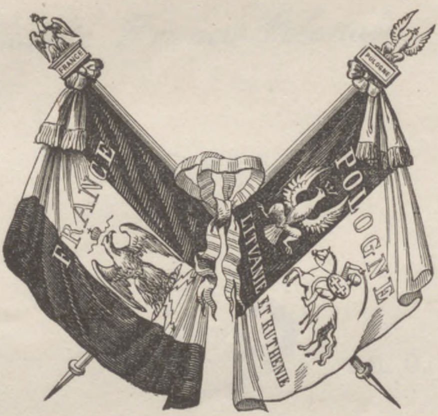
4 Novembre 1794.

PAR CHRISTIEN OSTROWSKI.

« *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ.* »

LES MACHABÉES.

2e ÉDITION.



PARIS

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

—

1866

Au Profit

du Comité Franco-Polonais

C. O.

LE

MASSACRE DE PRAGA

4 Novembre 1794.

« ...Cet ennemi qui parle de clémence,
En avait-il, quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense ? »
CASIMIR DELAVIGNE, *Varsovienne*

C'était vers le déclin d'un combat meurtrier,
Sous le bois de Grochow, le vingt-cinq février;
Un mois entier depuis l'héroïque séance
Où la diète acclama l'acte de déchéance
Des ducs Holstein-Gottorp, ces despotes sanglants,
Cette lèpre germaine attachée à nos flancs;
Le jour où l'immortel quatrième, au bois d'aunes,
Fit trembler le tzarisme accroupi sur deux trônes,
Où jetant sur Dybitch ses éclairs de volcan,
Varsovie a flétri les lauriers du Balkan.
Le sol était jonché de victimes sans nombre,
Et le bronze ennemi grondait encor dans l'ombre.

Les cuirassiers d'Albert, aux superbes cimiers,
Qui naguère à Paris sont entrés les premiers,
De la sainte-alliance avant-garde princière,
Étaient tous, noirs géants, couchés dans la poussière.
Je tenais dans mes bras l'adjudant Kasimir;
Blessé par un obus, il semblait s'endormir,
Heureux d'être tombé, dans un jour de victoire,
De la mort la plus prompte et la plus méritoire.
Comme un simple artilleur il servait le canon;
Mais moi seul ai connu sa naissance et son nom,
Ce nom qui, dans le temps où l'Europe était libre,
Illustra nos drapeaux sur l'Adige et le Tibre;
Ce nom que les soldats de Bar, de Kosciuszko,
Saluaient en portant la main à leur shako;
Que le monde entendra, si Dieu me prête vie,
Lorsqu'il aura vengé le sang de Varsovie.
Aujourd'hui, quand sur nous l'avenir s'assombrit,
Son souvenir vivant retrace à mon esprit
Ce sinistre tableau, qu'à lui seul je consacre,
De vingt mille martyrs tués dans un massacre;
Unissant pour jamais ces noms que nous légua
La vengeance des tzars : Catherine et Praga!

Couché sur un affût, noir de sang et de poudre,
Voici ce qu'il disait, lorsqu'au bruit de la foudre
Pour la dernière fois ses yeux semblaient s'ouvrir :
« C'est à Praga, mon fils, que je devais mourir.

J'y reçus, presque enfant, le baptême de flamme;
Ici même au Seigneur je veux rendre mon âme.
Mourant pour mon pays, je bénis mon destin...
Mais avant, tu sauras quel horrible festin
Souwaroff, ici même, apprêtait en offrande
A sa divinité, Catherine la Grande,
Avec le sang d'un peuple égorgé lâchement,
Exécrable forfait du tzarisme allemand!...
Maudite soit du ciel cette horde sauvage
Propageant le désert, la peste et l'esclavage!
Que ce récit parvienne, avec tout son effroi,
Aux générations qui vont naître après toi;
Que l'âme des aïeux, en passant dans leurs âmes,
D'une haine éternelle alimente les flammes;
Que le monde s'écrie, en fouillant dans ce lieu :
« La Russie et le tzar, c'est le fléau de Dieu!... »

— Puis, il reprit, plus calme, indiquant sa poitrine :
« Garde bien cet écrit signé de Catherine
Qui vouait Varsovie au fer de l'assassin;
Depuis trente-sept ans il est là, sur mon sein,
Sur le corps d'un Kalmouk je l'ai pris au passage;
A la Pologne, un jour, tu rendras ce message :
Le voici!... » Je reçus cet écrit précieux,
Et j'y lus ce qui suit, des larmes dans les yeux :
« Lasse des mouvements excités par les têtes
« Chaudes des Polonais, entravant nos conquêtes,

« J'ai hâte d'en finir avec ce peuple ingrat;
« C'est pourquoi, n'écoutant que l'honneur du tzarat,
« Je recommande aux chefs et soldats en Pologne
« D'accomplir au plus tôt leur suprême besogne,
« Sans se préoccuper de cette illusion
« D'humanité, contraire à notre intention;
« De manière à tarir tout germe de révolte,
« Et faire des mutins une bonne récolte.
« Il ne faut épargner aucun des habitants,
« Qui même allégueraient une vie en tous temps
« Calme, dans leurs foyers, prête à tout sacrifice;
« Hormis ceux toutefois qui, propres au service,
« Faits prisonniers par nous les armes à la main,
« Et qui, s'étant montrés plus vaillants, dès demain
« Seront incorporés dans nos braves armées,
« Par d'incessants combats quelque peu décimées,
« Que nous devons bientôt, notre empire agrandi
« Jusqu'aux bords de l'Oder, jeter sur le Midi.
« CATHERINE SECONDE à Repnin, son ministre
« A la cour de Pologne... »

Oh! cet arrêt sinistre
Était digne, en effet, de ses admirateurs,
Voltaire et Diderot, les Dupin créateurs,
Payés de notre sang pour leurs flagorneries;
Digne d'être accompli par ces hommes furies,
Repnin et Souwaroff, les deux sbires jumeaux[1]!...

— Mon camarade alors poursuivit par ces mots :

« Sept lustres ont passé, depuis qu'en ces murailles
Un barbare a semé d'atroces funérailles;
Aux champs de Podzamczé, par Fersen envahis,
Tombe, avec Kosciuszko, tout l'espoir du pays;
La guerre va toucher à sa dernière crise,
L'ordre règne à Posen, Krakovie est reprise;
Praga nous reste encor : mais le vieux Souwaroff,
Le vainqueur de Rimnik, le boucher d'Ismaïlow [2],
Conduit vers la cité quarante mille esclaves
Du tzarisme allemand, ce vampire des Slaves,
Faisant briller aux yeux de ces hommes du Nord
Le pillage, le vin, l'incendie et la mort.
A lutter sans espoir la ville est résignée...
Au faubourg de Praga s'abrite une poignée
De faucheurs, fils du peuple, uniques défenseurs
De ses remparts de terre érigés par nos sœurs,
Sous Jacques Iasinski, s'apprêtant à combattre
Les soudards du tzarisme, un homme contre quatre [3].
Iasinski, mon émule et mon chef adoré,
De quel trouble à ton nom suis-je encor pénétré!
Même après Kosciuszko, sans ta mort trop hâtive,
Ton génie eût sauvé la Pologne captive...
Triomphant à Vilno, ton front se couronna
Des lauriers de Sioly, Niémenczyn, Oszmiana;
Mais Praga te réserve une palme plus sainte,
Et, nouveau Colisée, elle ouvre son enceinte

Aux fils de Gédimin, qui pour la secourir
T'ont juré devant Dieu de vaincre ou de mourir;
Aux Ruthènes de Minsk, à la race endurcie
Des Sarmates lettons de la Samogitie,
Dont le sang va sceller, sur le même sillon,
Le pacte fraternel d'Edvige et Jaghellon,
Unissant aujourd'hui sous la main d'une hyène
La Pologne léckite et la lithuanienne!
Iasinski les commande; avec de tels soldats,
Il est sûr de tomber comme Léonidas;
Par son zèle inspirés, les fils de Varsovie
Chèrement au vainqueur veulent vendre leur vie,
Et la pioche en main, travaillant au flambeau,
Sous les murs de Praga lui creusent un tombeau...
Mais que peut un grand peuple avec un roi sans âme,
Cet amant couronné de la tzarine infâme,
Et qui ne se maintient que par elle et Repnin,
Sur le trône des Piasts, souillé de son venin!
Fallait-il, ô mon fils, que ce vil sybarite,
Étalant à nos yeux sa douleur hypocrite,
Bâtard né du sang juif, blasonné du Veau-d'Or[1],
Eût vendu la Pologne à Repnin, son Mentor!
Cet intrus, détestant la terre polonaise,
Parmi ses fils armés se sent mal à son aise;
Et, de par ses bourreaux, chef de la nation,
N'attend plus que le jour de sa soumission!...
Leur complice, la faim, sur son peuple accroupie,
Assiége la cité de ses dents de harpie;

Le Prussien, toujours traître et parjure à sa foi,
Sème sur la Narew le carnage et l'effroi[5];
Lorsque arrive un courrier : conduisant ses cohortes,
Dombrowski triomphant va paraître à nos portes...
Les Russes, que l'hiver assiégeait à leur tour,
Par l'assaut général préviennent son retour... »

— Il s'arrête... Un rayon de soleil qui s'efface,
De Kasimir mourant illumine la face;
Il parle avec effort, tout couvert de son sang,
La voix toujours plus lente et le front pâlissant :

« C'était le trois novembre; une neige d'automne
Sur la plaine étendait son linceul monotone;
Un brouillard épaissi, qu'on touchait de la main,
Du corps des assaillants protégeait le chemin;
La nuit à sa moitié, favorable au mystère,
Aux regards de Dieu même aurait caché la terre.
Cinquante bataillons, trente escadrons épars,
Sont arrivés sans bruit jusqu'au pied des remparts;
Potemkin, Islenieff sont au centre, à la gauche
Fersen et Tormansoff soutiennent leur approche;
A la droite Lascy, nous prenant à revers,
Zouboff et Derfelden, par trois chemins divers
Se jettent sur le pont[6]. La colonne d'attaque
Se brise au premier choc; le Baskir, le Kosaque,

Roulent dans les fossés avec des cris affreux,
Et la fange en sifflant se referme sur eux.
Ceux qu'épargne le fer tombent dans la Vistule;
La horde avec effroi tourbillonne et recule.
Il se fait sur la plaine un silence de mort;
Souwaroff, de fureur, prend son glaive et le mord.
Il donne le signal : trois vastes batteries
Ouvrent avec fracas leurs gueules de furies,
Et leurs langues de feu rougissant les brouillards,
Sous des flots de mitraille arrêtent les fuyards[7].
Comme dans Sahara, monstre aux ailes ferventes,
Le simoun fait bondir des montagnes vivantes,
Tels, ces fils du désert, que la peur subjugua,
S'élancent pêle-mêle à l'assaut de Praga.
Séduit par Stanislas et sa ligue secrète,
Le félon Zaïonczek fait battre la retraite;
D'un coup de feu dans l'aine Iasinski lui répond :
Il fuit à Varsovie et fait rompre le pont[8].
Offrant à leur patrie un sublime holocauste,
Nos dix mille n'ont plus qu'à mourir à leur poste.
Souwaroff averti, par un suprême effort,
Sur des monceaux sanglants pénètre dans le fort,
Et la torche à la main, déjà sûr de sa proie,
Promet aux Grecs vainqueurs les dépouilles de Troie.
Il se fait préparer un bain rafraîchissant,
Un bain de glace... Oh, non! plutôt un bain de sang!
Il s'y plonge à trois fois, criant aux soldats ivres :
« Amusez-vous! trois jours de pillage, et des vivres!... »

Mais quel récit, mon fils, peut jamais égaler
L'horreur de ce tableau, dont l'enfer dut trembler!
Même aujourd'hui, je vois, après des jours sans nombre,
Ces forfaits que la nuit a couverts de son ombre;
Et je vais dans le ciel, crier vengeance à Dieu,
Pour ce peuple étouffé dans le sang et le feu!...

« Pourtant, je l'essaierai, me dit mon frère d'armes;
Voici ce que j'ai vu dans cette nuit d'alarmes :
Mais je dois me hâter, car je sens que mes yeux
Vont se fermer bientôt à la clarté des cieux...

« L'incendie, allumé dans l'enceinte octogone,
Lève sur le faubourg sa face de Gorgone;
On voit à sa lueur le Kalmouk, le Mogol,
Ivres de sang humain et gorgés d'alcool,
Vingt peuplades sans nom que l'Asie a vomies,
Briser nos monuments sous leurs mains ennemies,
Achever les blessés, lacérer les enfants,
Portés, le crâne ouvert, sur leurs dards triomphants[9]...
Le feu, marchant toujours, reptile aux mille têtes,
Rugit comme une trombe annonçant les tempêtes;
Avec leurs habitants engloutit les maisons,
Et jusqu'aux pieds du roi fait jaillir ses tisons.
Il avance, en broyant dans ses fortes entrailles
Des temples, des palais et des pans de murailles,

Qui s'écroulent alors dans le fleuve écumant,
Et, comme un fer rougi, s'éteignent en fumant.
L'hydre enfin devient aigle... et comme une fusée
Franchit tout l'horizon de son aile embrasée,
Tel, semant des éclairs, son souffle a retenti
Aux deux extrémités du bourg anéanti...
Par moments il s'apaise; on entend le massacre
Bouillonner à travers les parois qu'il consacre;
Brandissant leurs couteaux, des popes chevelus,
Du Moloch féminin ministres dissolus,
Sur un fleuve de sang où la flamme surnage,
Par d'atroces clameurs excitent au carnage;
Et, souillant sur l'autel les filles du saint lieu,
Dans leur langue infernale invoquent le tzar-dieu...
L'abîme seul répond; sur ce peuple en démence
Un cyclone glacé lève sa voix immense :
De signes menaçants l'horizon s'est couvert,
Et Praga, tout en feu, semble un gouffre entr'ouvert...
Grand Dieu! retiens encor ta colère qui gronde,
Et ton bras qui s'apprête à foudroyer le monde!
C'est pour de tels forfaits commis au nom des rois,
Que le fils de Marie expirait sur la croix!...

« Quel est ce bastion que la flamme environne,
Comme un tigre aux abois, d'une ardente couronne?
C'est le fort de la Vierge, au saillant des remparts.
Stahl, Sewitch et Zouboff, l'assiégent des deux parts;

Mais Grabowski, Korsak, et leur vaillante escorte
De soixante faucheurs, en défendent la porte;
C'est en vain qu'Islenieff amène des renforts,
Il ne les soumettra qu'en marchant sur leurs corps.
Blonde enfant du Niémen, l'héroïque Marie,
Que notre chef nommait l'ange de la patrie,
Espérait sur son front unir, ce même jour,
Aux lauriers des combats les roses de l'amour.
Dans l'asile pieux dominant la colline,
La sainte mère avait accueilli l'orpheline,
Qui pressentait d'avance, en franchissant le seuil,
Que son lit nuptial devait être un cercueil.
Aux pieds de sa patrone en pleurant prosternée,
Elle la suppliait, durant cette journée,
De bénir nos drapeaux, le combat commencé,
Ou de ne pas survivre à son cher fiancé.
Le bruit gronde plus près... lorsqu'un éclat de bombe
Frappe le crucifix, qui se brise et retombe;
Et soudain, par la brèche ouvrant une paroi,
La foule entre, confuse, avec des cris d'effroi :
C'est le moment suprême et le glas d'agonie...
On voit dans le lointain, vaincus par félonie,
A travers le bûcher, nos derniers combattants
Reculant, pas à pas, sur des corps palpitants;
Puis, le brave Iasinski... saisissant une lance,
Au plus fort de la lutte avec rage il s'élance :
Sewitch, Karr, Baturlin, sont tombés sous le fer,
Et leur âme a plongé jusqu'au fond de l'enfer.

Une digue de faux hérisse la redoute;
L'ennemi reconnaît le héros qu'il redoute,
Ces fils de Kosciuszko, ces faucheurs, dont les dards
Ont à Raçlawicé broyé ses étendards;
Dont Sobieski disait, aux jours de ses conquêtes :
« Ils soutiendraient le ciel, s'il tombait sur leurs têtes[10] ! »

« A cet aspect, l'espoir renaît dans tous les cœurs;
Le Moskovite a fui, les nôtres sont vainqueurs!
Nous crions : En avant! mais d'une tour prochaine
Un coup part; Iasinski chancelle comme un chêne
Frappé par la cognée, et tombe aux mêmes lieux
Où sont morts les soixante et leurs chefs glorieux,
Où nos pères jadis, quittant leurs toits de chaume,
Donnaient au plus vaillant le sceptre et le royaume[11]...
A sa voix bien connue, en jetant un long cri,
L'orpheline s'élance au cou de son mari,
Étanche sa blessure; et jamais à l'écorce
Le lierre ne s'attache avec autant de force,
Que ses bras sur son cœur n'enlaçaient le héros :
« Quitte ces murs, dit-il, souillés par les bourreaux,
« Chère Marie, adieu... sois heureuse et bénie;
« Va, retourne à Kowno, dans ma Lithuanie...
« Où ma mère... » Il se tut; mais on voyait sa main
De la maison natale indiquer le chemin;
Il étreignit la mienne... ô douleur qui me navre!
Et le froid de la mort a glacé son cadavre...

Ainsi devait tomber la fleur de nos guerriers,
Cet Achille, à vingt ans, le front ceint de lauriers;
Sans survivre d'une heure à sa sainte patrie,
Sans subir dans l'exil, l'âme triste et flétrie,
De l'avide étranger les regards méprisants,
Tourment que j'ai souffert durant trente-six ans...
Pardonne, ô noble ami, si j'ai dû te survivre;
Avant la fin du jour je suis prêt à te suivre,
Pour te dire là-haut que, malgré son malheur,
Notre race est toujours digne de ta valeur!...

« Marie, une âme forte et vraiment polonaise,
Prenant son fer, bondit vers l'ardente fournaise,
A la brèche, où déjà pénètre l'ennemi.
Avec ce même acier, d'un bras mal affermi,
Elle blesse Islenieff, fait tomber son épée;
De vingt morts aussitôt sa poitrine est frappée...
Sa chute est le signal d'un carnage effrayant;
La maison du Seigneur n'est qu'un brasier géant.
Je vois encor, je vois ces vierges gémissantes,
Entourant les autels de leurs mains frémissantes;
Ce vieux prêtre, disant les prières des morts,
Tué d'un coup de hache et roulant sur leurs corps;
Ces membres tressaillants découpés en trophées,
Dans le sang de leurs fils les mères étouffées;
Ces miasmes de chairs ardentes, cet enfer
Digne de Catherine ou du tzar Lucifer!...

Au dehors, l'incendie achève ses ravages;
Les enfants, les vieillards, parcourent les rivages;
Mais le pont de bateaux, à demi consumé,
Se divise et se tord comme un monstre enflammé;
La Vistule à leurs pieds, comme un fleuve de soufre
Rougi de sang humain, leur présente son gouffre,
Tandis qu'à l'autre bord, leurs amis, leurs parents,
Entendent leurs clameurs, leurs sanglots déchirants!
On voit ces fugitifs, le désespoir dans l'âme,
Arrachant leurs cheveux, leurs vêtements en flamme,
Pour éteindre l'ardeur qui pénètre leurs os,
Courir le long du fleuve et plonger dans ses eaux[12]!
Potemkin dans Praga fait enfin son entrée,
En foulant à ses pieds la Pologne éventrée;
Vingt mille corps brûlés gisent dans le charnier
Sur des mares de sang... pas un seul prisonnier!
J'entends, j'entends toujours ce bruit sourd dans l'espace,
Le craquement des os sous le canon qui passe;
Les cris des moribonds écrasés sous le char
De Catherine deux, l'aïeule du dieu-tzar!

« O mon pays! voilà l'implacable sentence
Qui devait accomplir dix siècles d'existence,
Dix siècles de grandeur, d'héroïque fierté,
De combats pour la gloire et pour la liberté!
Et quel était ton crime? incliné sous un maître
Vassal de l'étranger, d'avoir voulu renaître;

D'avoir montré de loin aux peuples plus heureux,
Comment on devient libre, en restant généreux !
Mais à ton dernier jour, cette sanglante idole,
Catherine, à ton front attache une auréole,
Qui malgré tes douleurs et tes convulsions,
Te rend saint à jamais parmi les nations;
Qui te donne ce nom que le monde révère,
Peuple-Christ, immolé dans Praga, ton Calvaire,
Étoile de salut pour l'Europe à venir,
Symbole d'une paix qui ne doit plus finir !
Ah ! quand la Messaline apprendra ton désastre,
Elle tordra ses mains et maudira son astre
De n'avoir pu jeter, du haut de son palais,
La torche incendiaire à ses dignes valets;
Comme en ces nuits d'orgie où, nouvelle Locuste,
Se livrant aux Orloff, à Stanislas-Auguste,
A mille obscurs bandits échappés de prison,
La bacchante à son philtre infusait le poison,
Pour sentir se mêler le frisson d'agonie
Aux lascives fureurs des tigres d'Hyrcanie !
Mais son cœur de marâtre, usé par les plaisirs,
Fut depuis ce moment rebelle à ses désirs;
Chaque nuit, le remords lui présentait en rêve
Des corps sans sépulture étendus sur la grève;
Les spectres l'étreignaient dans leurs bras étouffants,
Ses doigts rouges plongeaient dans le sein des enfants...
L'aurore boréale était comme la flamme
Du gouffre de Caïn qui déjà la réclame,

Lui criant les forfaits que sa main prodigua...
Et son cœur se noya dans le sang de Praga[13] !

« Mais que fait Stanislas? Étendu sur sa couche,
Assisté d'un laquais au regard faux et louche,
Son rire judaïque incrusté sur les traits,
Ce roi, de l'incendie observe les progrès.
« Grâce à Dieu ! » Ce seul cri s'échappe de sa lèvre;
Mais à ses doigts tremblants et crispés par la fièvre,
A sa détresse, on voit que le feu du dehors
Peut à peine égaler l'horreur de ses remords.
Il tressaille à tout bruit; d'une main convulsive
Il froisse par instants une infâme missive
Écrite à la tzarine, où sa plume enlaça
Les noms de Stanislas et de Targowiça[14].
Parfois, d'un éventail il couvre sa paupière,
Ne pouvant supporter la trop vive lumière
Du brasier de Praga, cet immense fanal
Qui rougit sa pâleur d'un reflet infernal.
On distingue dans l'ombre une atroce figure,
Repnin, aux yeux de tigre et d'un sinistre augure;
Près de lui, Branecki, son rival clandestin :
Dans leurs traits, le roi cherche à lire son destin...
Sur ces fronts de Kalmouk par degrés se déploie,
Au canon qui s'approche, une cruelle joie;
L'histrion couronné, le cordon russe au cou,
S'enquiert de ses amis, des salons de Moskou;

Le premier il propose, âme ingrate et servile,
De livrer au vainqueur l'arsenal et la ville,
Et par sa trahison lui livrant nos soldats,
Il donne à Varsovie un baiser de Judas...
O roi lâche et vénal ! n'as-tu pas une larme
Pour ce peuple égorgé dont le râle t'alarme?
Trois générations périssent sous tes pas
D'un supplice barbare, et tu ne pleures pas?
Est-ce que dans Kaniow ton ancienne maîtresse
Fit tarir à jamais tes larmes de tendresse[15]?
Et dans tous ces tableaux d'épouvante et de mort,
N'auras-tu qu'un regret : ton royal coffre-fort !
N'implorant de Repnin qu'une seule province,
Ce qu'il faut de sillons pour un titre de prince,
Dès demain, échappé de ce Capharnaüm,
Tu courras avec lui chanter un *Te Deum;*
Puis, au tzar Paul premier, à ton dieu tutélaire,
La couronne à la main demander ton salaire !
Fais-lui serment d'amour, prosterné sous la croix,
Roi créé par sa mère et dernier de nos rois !...

« Le dernier ! Oh ! depuis ce Codrus de théâtre,
Tant d'opprobre s'attache à ce nom idolâtre,
Qu'instruits par nos malheurs, mais plus fiers désormais,
Ce roi fût-il un Piast, nous n'en voudrons jamais !
A ce titre souillé la Pologne renonce;
Elle a, comme le Christ, sa couronne de ronce...

O toi, des nations auguste Niobé!
Si de sa main le sceptre à tes pieds fût tombé;
Si, ne prenant conseil que de ta délivrance,
Tu l'eusses détrôné; plus sage que la France,
Lui laissant ses remords, ses hontes, ses jouets,
De toute ambition proscrivant les souhaits,
Tu serais grande et libre, et ta race guerrière,
Des vainqueurs du Kremlin eût suivi la carrière :
Mais clémente, aux combats toujours prête à courir,
Contre la trahison tu ne sais que mourir!...

« Praga fut le tombeau de l'ancienne Pologne;
Qui l'en fera surgir... Nicolas? ô vergogne!
Lui qui disait un jour : « J'en finirai demain
« Avec le *polonisme* et le culte romain;
« Pour dompter Varsovie et la réduire en cendre,
« Je transmets ma vengeance à mon fils Alexandre... »
Oui, fils d'Yvan, je vois ce cruel empereur
Des vautours de Praga ravivant la fureur [16];
Malheur à notre époque, à l'Europe en démence,
Qui, pouvant le combattre, implore sa clémence!

« Peut-être du massacre un Sauveur échappé
Que l'Hérode nouveau de l'exil a frappé,
Jusqu'au fond du martyre ayant bu le calice,
De vingt mille des siens vengera le supplice...

Je ne le verrai plus, achevait Kasimir,
Contre l'affût brisé cherchant à s'affermir,
La tête vers Praga lentement soulevée,
Car je me sens mourir... — La Pologne est sauvée [17] !
Crie un faucheur blessé conduit par un mazour;
Vingt-cinq mille Moskals moissonnés en un jour!
A nous la grande aunaie! à nous le champ de gloire!
Victoire!... » Tout le camp a répété : Victoire!
Ce cri, de Kasimir interrompt le sommeil;
De sa large blessure arrachant l'appareil :
« Je meurs libre, dit-il, et ma journée est pleine... »
Les fanons des lanciers rayonnent sur la plaine,
Nos aigles triomphants s'inclinent sur le mort...
Son nom?... Le peuple slave... il ne meurt pas, il dort!

29 Novembre 1844.

Je ne le saurai plus, achevait Kasimir,
Contre l'affût brisé cherchant à s'affermir,
La tête vers Praga lentement soulevée,
Car je me sens mourir.... — La Pologne est sauvée?...
Car un faubourg blessé conduit par un [illegible]
Vingt-cinq mille Moskals moissonnés en un jour!
A nous la grande armée! à nous le champ de gloire!
Victoire!... » Tout le camp a répété : Victoire!...
Ce cri, de Kasimir interrompt le sommeil;
De sa large blessure arrachent l'appareil :
« Je meurs libre, dit-il, et ma journée est pleine... »
Les faucons des lanciers rayonnent sur la plaine,
Nos aigles triomphants s'inclinent sur le mort...
[illegible] mort!... Le peuple slave... il ne meurt pas : Il dort!

29 Novembre 1841.

NOTES

3.

NOTES

---

[1] Voici le texte même de cette lettre :

« Fatiguée des troubles continuels excités par les têtes chaudes des Polonais, je veux une fois pour toutes les mettre à la raison. C'est pourquoi, je vous recommande que les armées se trouvant en Pologne sous vos ordres, *abstraction faite de toutes les illusions d'humanité*, agissent avec l'énergie nécessaire pour leur ôter à l'avenir tout moyen et tout espoir de révolte. Il ne faut donc faire grâce à aucun des habitants de cette contrée, quand même ils allégueraient une vie calme et retirée pour excuse, à l'exception toutefois de ceux qui seraient saisis les armes à la main, et qui, ayant donné quelque preuve de valeur, seraient incorporés dans mes armées, pour servir à la guerre que nous devons, comme vous le savez, après la pacification de la Pologne, transporter vers *le Sud*, etc... »

Nous tenons cet extrait d'un manuscrit précieux sur le massacre de Praga, retrouvé parmi les papiers de Kosciuszko, et que M. de Zeltner, son aide de camp et son ami, a bien voulu mettre à notre disposition. Nous en donnerons quelques autres fragments dans le cours de ces notes. On comprend que dans cette lettre *le Sud* voulait dire la France, contre laquelle Catherine se disposait à marcher, surtout depuis la mort du roi Louis XVI. Cette fois encore la Pologne lui a barré le passage; et le mois de septembre 1793 à Paris, a eu son retentissement à Varsovie, au mois de novembre de l'année suivante. Nous n'avons pas exagéré l'expression de cette lettre de la tzarine à son bourreau; nous craignons plutôt de l'avoir affaiblie en la versifiant.

L'histoire de Russie fut de tous temps celle des plus affreux massacres. C'est là l'unique ressource du tzarisme, qui doit ses succès plutôt à l'épou-

vante qui le précède qu'à la force de ses armes. « Pendant que Potemkin assiégeait Ismaïlow, dit Sulkowski dans ses Mémoires, il détacha un corps d'armée qui enleva la forteresse de Kilia et fit six mille Turks prisonniers. Sans prendre la peine de les désarmer, il leur donna le choix, ou de s'en retourner chez eux, ou de se renfermer dans Ismaïlow, pour augmenter le nombre de ses adversaires. Deux mille d'entre eux optèrent pour ce dernier parti. L'armée russe ouvre le passage ; ils entrent dans la forteresse déjà dénuée de vivres. Une semaine après, l'assaut se livre ; Ismaïlow est emporté, les deux mille Turks sont passés au fil de l'épée ! On voit comme la clémence russe ne dédaigne pas de s'aider de la cruauté, qui est alors une suite de ce calcul que l'on devrait appeler leur politique militaire. Ils espèrent la faire passer pour une puissance irrésistible, supérieure à tous les obstacles ; mais ce qui est plus affreux, quand ce serait de la politique, c'est qu'ils sont dévastateurs par principe, toujours fidèles à cette pensée que l'effroi inspiré par les atrocités avance l'accomplissement de leurs desseins... » (*Mémoires de Sulkowski*, publiés par M. Hortensius de Saint-Albin.)

[3] Après l'insurrection de Krakovie, le 24 mars 1794, et celle de Varsovie, le 17 avril, Vilno fit la sienne le 23 du même mois. Deux compagnies, dont l'une était à peine formée, secondées par quelques habitants, suffirent pour désarmer une garnison de trois mille hommes, et pour faire quinze cents prisonniers, le général Arsenieff à la tête ; et tout cela grâce aux dispositions du jeune colonel du génie Jacques Iasinski. Après ce coup de main, unique dans l'histoire militaire, Iasinski livra trois batailles, celle de Niémenczyn contre Lewis, celle de Polany contre Déioff, et celle de Sioly contre Nicolas Zouboff. Quand Iasinski fut rappelé auprès du généralissime Kosciuszko, on déféra le commandement de la Lithuanie au général Wielhorski ; et le 12 août, Vilno dut se rendre aux Russes, après des efforts inouïs. Iasinski périt sur les remparts de Praga, avec Korsak et Grabowski, de même que lui originaires de la Lithuanie.

[4] Le signe héraldique du roi Stanislas-Auguste était un Veau (*Ciolek*), probablement le Veau-d'Or de la Bible. Son père, dit Rulhière, anobli par le roi Stanislas Leszczynski, et devenu plus tard castellan de Krakovie, était fils naturel d'un prince Sapiéha et d'une juive.

[5] Le roi Guillaume fut forcé de lever le blocus de Varsovie par l'insurrection de la Grande-Pologne, appuyée par le général Henri Dombrowski. A l'époque du siége de Praga, les colonnes prussiennes s'étendaient le long de la Bzura, et le Wieprz devint la ligne d'opération du général autrichien Mayerschein. On voit que de tous temps, les trois puissances du Nord, gouvernées par des dynasties allemandes, ont été complices de l'anéantissement de la Pologne, qui seule faisait obstacle à la domination du germanisme en Europe et en Asie.

[6] « Souwaroff, impatient du combat, avait désigné la matinée du 4 novembre pour l'exécution de son dessein. Afin de donner le change aux assiégés, dès le premier jour de son approche il avait fait élever des batteries énormes, l'une de 22 canons à l'aile gauche, l'autre de 60 en tête, et la troisième de 48 à la droite. Il voulait, par ce moyen, entretenir les Polonais dans la fausse idée qu'il préparait un siége régulier. Cet ouvrage terminé, il fit les dispositions suivantes :

« Dans la nuit du 3 au 4 (ce sont les paroles de Souwaroff lui-même), l'armée sera partagée en sept colonnes; le centre, composé de quatre colonnes sous les ordres du prince Potemkin, et conduit par les généraux Islenieff et Buxhewden, attaquera de front les remparts; l'aile gauche, conduite par les généraux Tormansoff, Denissoff et Bachmanoff, commandés par le baron Fersen, le vainqueur de Maciéiowicé (Podzamczé), occupera la rive droite de la Vistule; et l'aile droite, sous les ordres du lieutenant-général Derfelden et des généraux Lascy et Rostoffsky en sous-ordre, s'efforcera de tourner simultanément l'aile gauche des retranchements polonais et de s'emparer du pont. Le général-major Sewitch, avec les brigadiers Polewanoff, Baranoffsky, Stahl et Zouboff, conduira la cavalerie russe. » (*Manuscrit* sur le massacre de Praga.)

[7] Les moyens barbares mis en œuvre par la Russie pour stimuler l'ardeur de ses soldats et pour assurer la victoire à tout prix, lui donnent une supériorité incontestable sur les nations policées. Chaque colonne d'attaque est suivie d'une ligne de canons, destinés à mitrailler les fuyards. Plusieurs batailles en 1831, y compris celle de Grochow, en ont fourni des exemples.

[8] Nous avons hésité à mettre ici le nom du général Zaïonczek, passé plus tard au service de la France, et depuis 1818 lieutenant-général du royaume. Il dit dans ses Mémoires qu'il avait été blessé à l'assaut de Praga par un projectile russe; sa conduite à cette époque, et ses lâches condescendances pour le grand-duc Constantin, gouverneur militaire en Pologne, ont entaché son nom d'une souillure ineffaçable.

[9] « Mais ces horreurs, continue l'auteur du manuscrit, n'étaient que douceur et clémence en comparaison de ce qui se passait dans les rues de Praga. Le Russe, gorgé d'eau-de-vie, avait perdu tout sentiment d'humanité. Le soldat se précipitait dans les lieux les plus secrets, arrachait violemment ceux qui avaient cherché un asile dans les temples du Seigneur, les insultait, pour les immoler ensuite. On voyait des enfants portés sur des piques, ou, le crâne entr'ouvert, jetés contre les murailles; des filles déshonorées aux yeux de leurs mères au désespoir, et tuées d'un même coup; des femmes enceintes assassinées, et le fœtus déchiré dans leur sein... La douleur et l'abomination me font tomber la plume des mains... Les grandes calamités font saigner le cœur; on peut les sentir et les pleurer... les dépeindre, jamais! etc. »

[10] M. Clericetti, dans son ouvrage *Francia, Polonia e Italia*, a dit en parlant de la Pologne :

« Ove le corse giostre in di festosi?
Ove i tornei regali? Ove le trombe
Concitanti alla pugna in suon marziale?
Ove gli usseri son, delle cui lance
Fatto avrien puntello al ciel cadente?
Tutto passò, mori! tutto è silente! »

[11] Praga fut, au temps des rois électifs, le champ d'élection pour les provinces lithuaniennes, comme le faubourg de Wola, sur la rive gauche de la Vistule, le fut pour la Grande et la Petite-Pologne. Henri III de Valois et Auguste III de Saxe furent élus sur le sol de Praga, près Kamien.

[12] Zakrzewski, dont le cœur saignait encore après la perte récente de Kosciuszko, avec lequel il vit tomber, dit encore ce manuscrit, les dernières espérances de la patrie, avait réuni une partie des citoyens de Varsovie, et, de concert avec l'intrépide Madalinski, s'était jeté sur le pont afin de secourir les infortunés défenseurs de Praga. Mais des batteries formidables dressées sur l'autre rive, et les forces prépondérantes des ennemis arrêtèrent ce généreux élan. Alors, les habitants échappés à l'incendie et au carnage, dispersés sur la rive de la Vistule, cherchaient le salut dans la fuite; mais le fleuve, large de cinq cents pas, leur fermait le passage, et les Varsoviens, contemplant de l'autre rive cette scène horrible, leur tendaient des mains impuissantes. Quand le soldat, enivré de triomphe, eut aperçu ces groupes désespérés, épars sur le rivage, il se jeta dessus avec furie. Les uns tombaient sous le fer implacable, les autres se précipitaient dans le fleuve, et la Vistule présentait alors l'aspect d'un torrent débordé, entraînant des hommes luttant entre la vie et la mort, des chevaux et des attirails de guerre. »

[13] Catherine se disposait à déjeuner avec ses courtisans, lorsqu'on vint lui annoncer la soumission de Varsovie. « Je désire, Messieurs, dit-elle, que ces deux déjeuners, le mien et celui de Souwaroff à Praga, donné le 4 novembre dernier, vous soient également agréables. » Pensée de hyène exprimée par une furie.

[14] Pour l'histoire du complot de Targowiça, qui livra la Pologne à la Russie, et dans lequel trempa Stanislas-Auguste après avoir juré la constitution du 3 mai 1791, voyez les deux historiens français du partage de la Pologne, Rulhière et Ferrand.

[15] L'entrevue romanesque de Kaniow eut lieu le 6 mai 1787, sur une île du Dniester, les *pacta conventa* ne permettant pas au roi de sortir de ses

États; et sur un sol encore humide du sang de nos martyrs, versé sur l'instigation de la tzarine par les *haydamaks* Gonta et Tymienko.

16 La prédiction du vieux Kasimir ne s'est que trop tôt réalisée; et le massacre d'Oszmiana, consommé aux yeux de l'Europe civilisée en 1831, après lequel des Kosaks et des Baskirs venaient sur les places de Vilno vendre des boucles d'oreilles et des bagues avec les chairs palpitantes des victimes, ne le cède en rien à celui de Praga. Les massacres, originaires d'Asie, semblent, depuis 1768, s'être acclimatés en Pologne; son martyrologe serait aussi nombreux, à dater de cette époque, que celui des premières communions chrétiennes. Drewitch surtout, transfuge de l'armée prussienne, fut l'instrument de ces farouches représailles. Les confédérés de Bar qui tombaient entre ses mains eurent tous les mains coupées; et jusqu'à la fin du siècle dernier on vit une centaine de ces braves mutilés demandant l'aumône dans les rues de Varsovie. D'autres fois il leur faisait extraire les entrailles que l'on clouait contre un arbre, et les forçait à courir à l'entour en les poursuivant à coups de fouet. Un rire spasmodique s'emparait de ces victimes, rire affreux, qui ne se terminait qu'avec la vie. Le roi venait de préparer une décoration pour ce monstre, lorsque Chreptowicz, lui-même d'un patriotisme très-équivoque, vint lui rapporter les siennes, en le prévenant que toute la noblesse ferait de même s'il ne renonçait à son dessein. Sekuli, autre égorgeur prussien, imitait ces ravages dans la Grande-Pologne. Il faut y ajouter l'histoire de l'année 1863 et le nom de Mourawieff. Après chaque rencontre, les Russes égorgeaient les prisonniers, surtout ceux qui s'étaient distingués dans le combat; Mourawieff faisait pendre ses victimes aux yeux des parents et des amis du supplicié, pour ajouter les tortures de l'âme à celles du corps.

17 La bataille de Grochow, par ses heureux résultats, vint justifier la nuit du 29 novembre; elle en fut, pour ainsi dire, le complément. En effet, quoique le succès en ait été longtemps disputé, elle nous a démontré la possibilité de vaincre : Dybitch était entravé dès le début de la campagne; l'auréole dont la guerre de Turquie avait environné sa tête s'était évanouie avec sa réputation d'invincible, et pour le moment on pouvait dire avec raison que la Pologne était sauvée. Le tout était de continuer une œuvre aussi glorieusement commencée, sans prêter l'oreille aux perfides suggestions de la diplomatie occidentale.

Paris. — Imprimerie de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.



Paris. — Typ. de Ad. Lainé et J. Havard, rue des Saints-Pères, 19.